
IMPLICATION

Gilles Amado

Si la psychosociologie vise à l'appréhension et à la compréhension des intrications complexes entre conduites, vie psychique et champ social au travers d'interventions à visées démocratiques, on conçoit aisément que l'implication en constitue une notion centrale. Elle l'est, dans les faits, depuis l'origine de cette discipline, même si au plan théorique elle recouvre des significations variées et voisines avec des concepts mieux établis scientifiquement. En essayant d'en circonscrire le sens, nous montrerons comment l'implication est tout à la fois source de connaissance et de méconnaissance, et combien elle tient une place importante au sein des processus de changement les plus créatifs comme de l'aliénation individuelle, sociale et politique.

On peut être impliqué dans son travail, c'est-à-dire se sentir concerné, y mettre beaucoup de soi-même, être impliqué dans une affaire fâcheuse, ce qui nous désigne presque comme coupable. Par ailleurs toute action a des implications, c'est-à-dire des conséquences, sans doute moins prévisibles que les relations d'implication mathématique, et elle suppose en même temps l'existence d'autre chose qu'elle-même. Au premier abord, l'implication semble donc référée à l'engagement, la responsabilité, la subjectivité et l'intersubjectivité.

D'un point de vue étymologique, c'est à la racine grecque *plek* (plier) que renvoie l'implication, racine que l'on retrouve dans le verbe latin *implicitus* (dérivé de *plicare* : ici aussi, plier). Mais, comme le note Michel Bataille (1983, p. 28), on rencontre également cette racine dans le verbe *complectere* (de *plectere* : entrelacer), ce qui le conduit à préciser :

« L'implication connote ainsi l'engagement dans la complexité, avec le risque de s'engluer dans l'entrelacement, d'étouffer dans un enchevêtrement que l'on ne peut démêler, précisément parce que l'on y est pris. »

Voilà qui semble définir, par bien des aspects, la position du psychosociologue : engagé dans la complexité, il court le risque de s'y perdre. Encore conviendrait-il d'ajouter qu'en restant complètement extérieur à cette complexité, il a peu de chances de la saisir.

Le psychosociologue, qu'il pratique la recherche-action, la consultation ou l'intervention, met en jeu sa propre subjectivité, celle des personnes auprès desquelles il intervient, ainsi que de multiples rapports d'intersubjectivités. L'« objet » étudié n'est donc jamais totalement extérieur au sujet qui l'observe et ne sort pas intact de cette observation, pas plus que l'observateur lui-même au demeurant.

Une telle approche s'oppose bien entendu au positivisme encore vivace qui privilégie la démarche hypothético-déductive, la neutralité et l'extériorité du chercheur (Dubost, 2001).

Mais la démarche clinique, dans les sciences humaines, n'est pas l'apanage des seuls psychosociologues. Nombreux sont ceux, parmi les médecins, historiens, physiciens, ethnologues, philosophes, pour ne citer qu'eux, qui ont pris la mesure, et ce depuis longtemps, de l'importance de la subjectivité dans le rapport à l'objet, ce qui fait même dire à Edgar Morin que les plus grands progrès des sciences contemporaines ont été réalisés grâce à la réintégration de l'observateur dans l'observation. Einstein l'avait senti : « On ne peut observer que les événements survenus auprès de

l'observateur », disait-il. Il précédait en cela Heisenberg et les spécialistes de la physique quantique (opposés à la physique newtonienne niant l'impact de l'observateur) qui devaient démontrer que certaines caractéristiques de la matière peuvent être modifiées par la seule influence du chercheur (D'Espagnat, 1992).

Hegel, de son côté, avait déjà noté : « Notre savoir ordinaire ne se représente que l'objet qu'il connaît, mais il ne se représente pas en même temps lui-même ; cependant, le tout qui est présent dans le savoir ce n'est pas seulement l'objet mais aussi le moi qui connaît, ainsi que le rapport du moi et de l'objet l'un avec l'autre, la conscience » (cité par Lourau, 1983).

Hegel accordait, bien sûr, au moi et à la conscience un statut une « toute-puissance » que la psychanalyse allait bientôt écorner sérieusement pour les remettre à une place plus modeste.

Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de noter que c'est un physicien, ethnologue et psychanalyste, Georges Devereux, qui devait, dans les années 1939 à partir de quatre cent trente-neuf observations ethnographiques scrupuleusement rapportées et analysées (Devereux, 1980), revaloriser la subjectivité du chercheur.

En premier lieu, il compare la personnalité du savant, dans ses limitations, à l'appareil du physicien : « La personnalité du savant intéresse la science en ce qu'elle explique la déformation du matériau imputable à son manque, intrapsychiquement déterminé d'objectivité. Elle constitue une source d'erreur systématique, exactement au même sens que les limitations et les défauts inhérents à l'appareil du physicien sont des sources d'erreurs systématiques » (*ibid.*, p. 76). Ses affects, ses représentations, ses valeurs, son idéologie, le chercheur en sciences sociales, a fortiori l'intervenant psychosociologue, les porte en lui et dans son regard, qu'il le veuille ou non. Ils constituent donc des biais, des difficultés, et peuvent représenter des obstacles sérieux au cours du travail de recherche et

d'intervention. D'autant plus que les personnes observées, enquêtées, analysées, qui composent l'objet même de la recherche, sont aux prises, symétriquement, avec des problèmes de même nature.

Les projections croisées auxquelles donne lieu tout travail psychosociologique sont ainsi à rapprocher des concepts de transfert et de contre-transfert développés par Freud à partir de la cure. S'il s'est penché plus particulièrement sur le transfert, c'est qu'il en a fait la clé de sa découverte concernant sa *praxis*. On se souvient de ce moment charnière pour l'histoire de la psychanalyse : à l'issue d'une séance d'hypnose, Dora saute au cou de Freud. Ce dernier, dans un mouvement de retrait étrangement réflexif, déclare : « j'avais l'esprit assez froid pour ne pas mettre cet événement au compte de mon irrésistibilité personnelle » (Freud, 1925, p. 40). C'est donc qu'il s'agissait d'autre chose, en l'occurrence de la répétition de prototypes infantiles, de désirs inconscients réactivés par la situation présente. Ce qui intéresse ici le chercheur en sciences sociales, c'est l'affirmation de Freud selon laquelle il existe des éléments transférentiels peu ou prou, dans toute relation humaine. S'il a été moins prolix sur le contre-transfert, c'est-à-dire sur les réactions inconscientes de l'analyste au patient, c'est sans doute qu'en tant que pionnier, il avait peu de collègues à qui en parler, donc peu de moyens d'en mesurer l'impact sur autrui. Ses disciples se sont rattrapés depuis qui ont, en particulier, dégagé transfert et contre-transfert de leurs connotations négatives (résistances, obstacles à l'analyse). Parmi eux, Devereux est certainement celui qui est allé le plus loin dans la valorisation du contre-transfert comme moteur de la recherche. Dans son argument pour l'étude scientifique de l'homme, partant du constat que la subjectivité est inhérente à toute observation, il en déduit qu'elle doit être considérée comme « la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive » (Devereux, 1980, p. 18). Quant aux

« perturbations » liées à cette subjectivité, elles ne deviendraient « la source d'erreurs incontrôlées et incontrôlables » que puisqu'elles sont « négligées ou parées de manière définitive par les résistances de contre-transfert maquillées en méthodologie ». Ce serait donc l'absence de prise en compte et d'analyse des angoisses du chercheur qui le conduirait à des démarches méthodologiques erronées ou défensives. Grave erreur selon lui, car, lorsque les inévitables perturbations liées à la subjectivité sont au contraire « considérées comme des données fondamentales et caractéristiques des sciences du comportement », elles sont « plus valables et plus capables de produire des prises de conscience (insights) que tout autre type de données » (p. 16). Comme il le résumera plus avant, « l'objectivité résulte de la maîtrise créatrice de réactions irrationnelles, consciemment reconnues, sans perte d'affect » (*ibid.*, p. 151). L'analyse du contre-transfert se trouve donc à la source des découvertes les plus fécondes, comme en témoigne, entre autres, l'auto-analyse de Freud (*cf.* à ce sujet Béjarano, 1976).

Le contre-transfert peut lui-même être replacé dans le champ plus vaste des phénomènes de résonance, eux aussi inspirés de la physique, phénomènes que nous situons au cœur de la psychosocialité : « La résonance psychosociale est le processus diachronique et/ou synchronique situé à l'articulation du psychique et du social, caractérisé par l'intensité particulière avec laquelle vibrent, à l'intérieur d'un même psychisme ou de plusieurs psychismes en interaction, des éléments spécifiques du contexte social » (Amado, 1994, p. 88). Les poètes en offrent de nombreux exemples. « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville », écrivait Verlaine dans l'une de ses romances sans paroles, avant d'évoquer un deuil *sans raison* : sentiment intime qu'il faut comprendre en réalité comme le fruit de la trahison de Rimbaud, si l'on resitue ce poème dans le contexte des relations

entre les deux amis. La résonance, c'est ce qui touche sélectivement et, par là même, ce qui distingue les êtres humains entre eux. La résonance intrapsychique (que déclenche un événement, une sensation, un mot...), qu'elle demeure individuelle ou qu'elle soit partagée, signale un « investissement » spécifique, c'est-à-dire « le fait qu'une certaine énergie psychique se trouve attachée à une représentation ou à un groupe de représentations, une partie du corps, un objet, etc.. » (Laplanche et Pontalis, 1967. p. 211). Elle constitue le témoin vivant d'implications parfois fugaces, dont le sens peut demeurer opaque. Elle joue un rôle central dans la formation des traumatismes de même que dans les avatars de la résilience, cette capacité à surmonter après coup les événements traumatisants (Cyrulnik, 1999).

C'est à la résonance que se réfère d'ailleurs Mary Catherine Bateson (1984, p. 204) pour évoquer la méthode suivie par ses parents dans leurs recherches anthropologiques : « Margaret [Mead] ainsi que Gregory [Bateson] développèrent un style : ils collectaient des données d'observation dans l'espoir que, quelque riches et déroutantes qu'elles puissent paraître de prime abord, ils parviendraient à localiser des points de repère quand les choses "prendraient un sens" et se mettraient en place. Dans la recherche de tels moments de pénétration cognitive, ils examinaient les points de convergence au sein de la culture étudiée et aussi les lieux de réaction personnelle. » Cette démarche est qualifiée d'« esthétique », qui consiste à « capter la résonance entre l'intérieur et l'extérieur » dans une sorte de « double intuition cognitive » sans laquelle la connaissance n'existerait pas.

Pour revenir au domaine de la psychologie sociale, le phénomène de la rumeur peut être appréhendé comme une chaîne de résonances subjectives où chacun des maillons se trouve impliqué « malgré » lui. Les déformations subies par une information initiale, tout au long de la

chaîne de transmission proviennent bien des projections individuelles liées à une résonance spécifique. De même la résonance fantasmagorique groupale serait liée à des sortes de stimulations mutuelles plus ou moins inconscientes (Anzieu, 1975).

Ainsi l'implication doit-elle être appréhendée au regard du système social au sein duquel elle prend place. C'est le sens des réflexions initiées, en particulier, à partir de l'analyse institutionnelle. Jacques Ardoino (1983) a insisté sur la distinction nécessaire entre « implications libidinales », liées aux pulsions, aux fantasmes et à la vie psychiques et les « implications institutionnelles », socio-économico-politiques, liées aux statuts, appartenances et idéologies. De même, René Barbier (1977) différencie-t-il trois niveaux de l'implication : psycho-affectif, historico-existential, structuroprofessionnel. René Lourau (1983), de son côté a montré les limites d'une certaine analyse en vase clos des réactions contre-transférentielles (comme dans le monde analytique), qui n'aurait pas débouché sur l'analyse des « implications matérielles et idéologiques de l'acte psychanalytique en tant qu'action-recherche » (p. 16). Georges Lapassade (1970) et André Lévy (1972) ont formulé une critique assez voisine dans son esprit à l'encontre des *training groups*, groupes d'implication par excellence, dont la centration quasi exclusive sur le *hic et nunc* négligerait le contexte socio-technique et occulterait l'institution productrice du dispositif et le pouvoir qui l'accompagne. Cette critique « institutionnelle » conduit également à poser la question des perturbations entre l'observateur et l'institution de recherche ou de commande sociale. Jean Vincent (1999, p. 205), dans une ligne voisine, propose la notion d'« implication globale » qui inclurait « tous les aspects relationnels du dispositif de recherche ou d'intervention, c'est-à-dire les connexions entre les commanditaires, les chercheurs et les enquêtés ».

Toutefois, à étendre la notion d'implication au-

delà de la sphère subjective, ne court-on pas le risque d'une dilution de son sens ?

A ce point du débat, on mesure toute la difficulté que représente la rigueur dans la recherche comme dans l'intervention psychosociologiques. Celles-là requièrent en effet d'être « au clair » avec ses propres présupposés cognitifs, idéologiques, de donner sens à ses propres projections et mouvements contre-transférentiels, de comprendre le poids de l'économique, du culturel, du technique, etc., dans l'interaction avec le « système-client » ou l'objet tout en se laissant quelque peu envahir par ce dernier de façon à le connaître par ce qu'il nous fait vivre, à le sentir comme de l'intérieur... Travaillé par cette nécessaire utopie, le psychosociologue se trouve donc en permanence à la recherche d'une implication bien tempérée où se trouvent mêlés la vie et la connaissance, son propre désir et sa retenue éthique.

Il faut bien une certaine sympathie pour les choses qu'on étudie si l'on veut les comprendre, notait Max Weber en réfutant l'illusion de la « neutralité axiologique » (Weber, 1951). N'en va-t-il pas de même des personnes auprès desquelles on intervient ? Ne faut-il pas aimer au moins une partie d'elles, celle susceptible d'accueillir cette proposition d'élucidation que l'intervenant porte en lui, soutenu en cela par les forces de vie qui l'animent ? « L'implication ne se conçoit pas sans sympathie et sans distance », note Eugène Enriquez (2001) dans cette même voie, et c'est précisément la nature de cette proximité et la « juste » distance à l'objet (entre myopie et presbytie) qui constituent la difficulté majeure dans l'implication psychosociologique, qui nécessite, en fin de compte, cette « subjectivité disciplinée » prônée par Erik Erikson (1964) pour qualifier la démarche clinique, ou le « désenchantement émotionnel » suggéré par Norbert Elias, pour parvenir à un savoir « scientifique » dégagé des inévitables représentations et préjugés qui assaillent le chercheur en sciences sociales.

Voilà pourquoi les psychosociologues, en plus d'un « travail » personnel (en général de nature psychanalytique) qui les a questionnés au plus profond d'eux-mêmes, ont besoin de lieux de supervision pour tenter de comprendre, sinon de contrôler, les intrications subtiles entre leur propre subjectivité et le contexte au sein duquel ils interviennent. Encore convient-il de noter que, précisément en raison de la complexité des variables en jeu, un psychanalyste ne peut à lui seul, faire l'affaire comme superviseurs, au risque de mettre l'accent sur les seules dimensions passionnelle et fantasmatique des intervenants. La supervision idéale devrait intégrer des représentants des diverses dimensions en jeu (psychologique, économique, organisationnelle, culturelle, etc.), chacun d'eux ayant, bien entendu, exploré suffisamment ses propres *a priori*, représentations, et autres investissements libidinaux et idéologiques de nature à interférer avec l'« objet » d'étude...

En dépit de cette difficulté « structurelle », des tentatives de plus en plus nombreuses sont effectuées pour constituer toutes sortes de groupes d'implication : à côté des « groupes de parole », à vertu plus thérapeutique (que l'on songe, en particulier à ceux mis en place après des attentats et accidents graves), on note le développement des « groupes d'analyse des pratiques », au sein desquels se trouvent souvent explorés et partagés les liens entre investissements subjectifs nature de l'activité et fonctionnement institutionnel. Initiés sur la base des groupes Balint (Balint, 1960), qui avaient été eux-mêmes créés pour explorer, à partir de cas pratiques, l'impact de la relation des médecins avec leurs malades sur la guérison de ceux-là, ils concernent aujourd'hui de nombreuses professions des secteurs social et éducatif mais aussi le métier de consultant.

Il convient maintenant d'aborder la dimension plus volontariste de l'implication, non seulement de l'intervenant mais aussi des acteurs concernées au cœur même de l'action de

changement. Cette implication-là peut se décliner sur une sorte de *continuum* partant de la plus extrême prudence pour s'achever par la manipulation la plus grossière, sans pour autant que des ambiguïtés soient levées ici et là.

Du côté de la prudence, on doit mettre en exergue l'« empathie ». Ce concept, utilisé surtout aux États-Unis depuis les années 1930 par les psychosociologues, est issu de l'*Einfühlung* du philosophe allemand Lipps. Selon lui, seul peut comprendre autrui dans sa sensibilité profonde celui qui est touché par ce qu'il découvre en l'autre. Être empathique, c'est percevoir le monde intérieur de l'autre comme si l'on était lui, mais sans jamais perdre la condition « comme si » (c'est-à-dire sans jamais se départir d'un certain décentrement). Sinon, il peut s'agir de sympathie, d'identification (« parce que c'était lui, parce que c'était moi » disait Montaigne à propos de son ami La Boétie). Carl Rogers a fait de l'empathie (et de sa technique de « reformulation ») le cœur de sa pratique thérapeutique, pratique qui requiert une implication extrême de la part du thérapeute puisqu'il doit faire preuve à la fois d'une « acceptation positive inconditionnelle » de son patient (c'est-à-dire accepter toute manifestation d'autrui sans vouloir la juger) et de congruence (c'est-à-dire de présence, d'ouverture et de non-défensivité), d'une sorte d'authenticité transparente. Ces conditions seraient comme suffisantes pour aider au « développement de la personne » (Rogers, 1967), d'autant plus que chacun de nous disposerait d'une capacité d'auto-développement innée.

Si tous les thérapeutes, quel que soit le champ de leurs interventions reconnaissent l'empathie au cœur de leur pratique, nombre d'entre eux sont conscients des limites de cette notion. Ils qualifient souvent la vision rousseauiste de Rogers d'« angélique » en raison de cette sorte de positivité qu'elle semble impliquer de façon permanente de la part du consultant. La démarche rogérienne se trouve le plus souvent

supplannée de nos jours par l'influence psychanalytique, moins optimiste, pour laquelle la conflictualité psychique existe bel et bien ; proche de l'identification projective, une certaine empathie ne pourrait exister que grâce à l'analyse des mouvements contre-transférentiels. L'implication « authentique » serait donc toujours suspecte.

Il en irait de même de l'enquête non directive, que Bourdieu a mise en cause chaque fois qu'il en avait l'occasion, et le plus clairement dans le dernier chapitre de *La misère du monde*. Sous prétexte de neutralité, l'enquêteur imposerait en fait ses propres préconstructions et ne serait, en fin de compte, qu'une chambre d'enregistrement des représentations sociales, tant il est vrai que « la relation d'enquête ne s'instaure souvent que sur la base d'un accord des inconscients » (Bourdieu, 1993 p. 919). D'où la nécessité d'une implication sur le fond (et non sur la forme) de l'enquêteur, qui devrait à la fois connaître le contexte social des enquêtés et poser des questions précises sur la base de cette connaissance tout en étant au clair sur ses propres présupposés.

Cette forme d'implication, à la fois consciente, volontaire et contrôlée, on la retrouve (du moins dans son idéal) chez certains analystes institutionnels qui ont fait de la mise en scène de leurs propres émois des sortes de déclencheurs d'analyse sociale (Lapassade, 1979). De même, dans le travail de formation et d'autobiographie de Max Pagés (1977), l'implication émotionnelle est-elle conçue comme source de connaissance de soi-même, comme autorisation pour autrui de développement personnel et comme condition du travail théorique fécond. Mais le risque existe ici – nombreux sont les apprentis-sorciers dans ce domaine – d'une fétichisation de l'implication, d'un désir d'emprise plus ou moins consciente d'un titillement de l'affect dans une sorte de tyrannie du vécu qui masque souvent la vacuité des référents théoriques et éthiques comme de la compétence clinique. Car solliciter l'implication,

c'est bien stimuler toutes sortes de processus infra et interpsychiques dont il importe de comprendre la nature comme les effets.

C'est maintenant vers Kurt Lewin qu'il faut revenir, lui qui n'était pas insensible à ce qu'il nommait la « provocation émotionnelle », si l'on veut évoquer la dimension groupale de l'implication et les prémisses du changement participatif. L'expérience des « abats » (Lewin, 1959) reste exemplaire de ce point de vue. C'est bien, en effet, la discussion libre en petits groupes qui semble avoir permis de diminuer, en partie du moins les résistances des ménagères à la consommation des abats, même si la simple implication en groupe ne peut expliquer la levée de craintes largement inconscientes, comme le suggéra une réinterprétation psychanalytique (Anzieu, 1977) de cette étude.

Toujours est-il que c'est l'implication (des personnes, des chercheurs, des minorités) qui s'est toujours trouvée au cœur du projet démocratique de Lewin. Les *training groups*, la recherche-action, le management participatif, « l'engagement social de la science sociale » promu par les consultants-chercheurs britanniques du Tavistock Institute (Tist & Murray, 1990) lui sont liés.

Sans doute ne soupçonnait-il pas, cependant, à quel point l'implication pourrait être utilisée à des fins manipulatoires, voire perverses. En premier lieu, on doit noter les limites d'une confiance aveugle dans la capacité de fonctionnement démocratique des groupes. L'Histoire est là pour montrer la puissance des phénomènes irrationnels et des influences morbides, la force de la pulsion de mort lorsqu'elle n'est pas contrecarrée par la domination d'Éros et de la raison. Ensuite on ne peut éviter de constater que de nombreux responsables utilisent l'implication d'autrui à des fins personnelles. Tout se passe comme s'ils mettaient en pratique la théorie de l'engagement explicitée par Beauvois et Joule (1987). Dans leur « petit traité », ces auteurs développent toutes sortes de recettes (telle la

technique du « pied dans la porte »), issues de recherches de psychologie expérimentale, pour manipuler les « honnêtes gens ». Toutes visent à impliquer l'autre à son insu, de sorte qu'il parvienne à une « soumission librement consentie ». C'est bien là le dessein des gourous, des chefs de sectes, qui, après avoir appâté leurs victimes en promettant de mettre fin à leurs fragilités et à leurs doutes, les transforment en fidèles serviteurs par un processus de décérébration qui requiert l'implication aliénée des victimes.

Alain Ehrenberg (1998), plus près de nous, a montré comment on passait d'une société d'obéissance à une société d'action, caractérisée par l'accroissement des exigences d'implication personnelle. Chacun est aujourd'hui supposé être un entrepreneur de sa propre vie, s'appuyant essentiellement sur ses ressources internes, ce qui entraîne la « fatigue d'être soi » et l'accroissement des processus dépressifs. Car l'exigence du toujours plus, qui semble caractériser le monde du travail aujourd'hui, va de pair avec une individualisation croissante de la responsabilité, la défaillance relative des structures de protection et de solidarité et la difficile conquête du pouvoir sur ses actes (Mendel, 2000) dans un environnement au sein duquel le capitalisme financier tend à dicter sa loi « mécanique ». Au lieu de se pencher sur la nature même du travail et son contexte institutionnel, largement responsables des phénomènes de désimplication observables ici et là, tout se passe donc comme si un sens devait être donné au travail, malgré tout et plus que jamais (sens extrinsèque et leurrant par conséquent), comme pour contrecarrer cette inexorable « montée de l'insignifiance » stigmatisée par Castoriadis. Les donneurs de leçons ne faisant plus recette, ce sont donc les donneurs de sens qui prennent la relève aujourd'hui, munis d'un prosélytisme quasi évangélique. On comprend que la résistance à l'implication « forcée » apparaisse alors comme

un garde-fou face aux sollicitations séductrices des flatteurs du moi et à toutes les formes d'intrusion dans l'espace privé.

Aussi la psychosociologie et les psychosociologues doivent-ils aborder l'implication, centrale dans leur pratique, avec circonspection. Source de connaissance et de vie, moyen de communication et de changement démocratique, elle représente aussi l'outil privilégié de l'influence pernicieuse, voire de la manipulation perverse, et nécessite un travail autocritique, garant d'une certaine éthique tant au plan du savoir que de l'action.

Bibliographie

- AMADO. G. 1994. « La résonance psychosociale, au cœur de la vie et de la mort », *Revue internationale de psychosociologie* vol. 1, n° 1 p. 87-94.
- ANZIEU D. *et al.* 1973. *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- ANZIEU D. 1975. *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod.
- ARDOINO, J. 1987. « Polysémie de l'implication », *Pour*, n° 88, Paris, Payot, p.19-22.
- BALINT, M. 1960. *Le médecin, son malade et la maladie*, Paris, Payot.
- BARBIER. R. 1977. *La recherche-action dans l'institution éducative*, Paris, Bordas.
- BATAILLE, M. 1983. « Implication et explication », *Pour*, n° 88, mars-avril, Paris, Payot.
- BATESON, M. C. 1998. *With a daughter's eye*, William Morrow, New York, trad. Fr : *Regard sur mes parents*, Paris, Le Seuil, 1989.
- BEAUVOIS, J.-L., JOULE, R. V. 1987. *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble.
- BÉJARANO, A. 1976, « L'analyse du contre-transfert comme source de créativité », dans R. Kaës et coll., *Désir de former et formation du savoir*, Paris, Dunod p. 47-61.
- BOURDIEU, P. (sous la direction de) 1999. *La misère du monde*, Paris, Le Seuil.
- CASTORIADIS, C. 1996. *La montée de l'insignifiance*,

Paris Le Seuil.

CYRULNIK, B. 1999. *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.

D'ESPAGNAT, B. 1999. « La physique quantique ou la fin de la vision mécaniste de l'univers », dans *L'homme face à la science*, Paris Critérium. p. 59-74.

DEVEREUX, G. 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.

DUBOST, J. 2001. « Réflexions sur le passé de la recherche-action et son actualité », *Revue internationale de psychosociologie*, n° 16-17.

EHRENBERG, A. 1998. *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.

ELIAS, N. 1993 *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard.

ENRIQUEZ, E. 2001. « Implication et distance », *Les cahiers de l'implication*.

ERIKSON, E. 1964. « On the nature of clinical evidence », *Insight and responsibility*, New-York, Norton; trad. fr. : *Éthique et psychanalyse*, Paris Flammarion, 1971.

FREUD, S. 1929. *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1919.

KOHN, R.C. 1985-1986. « La recherche par les praticiens : l'implication comme mode de production de connaissances », *Bulletin de psychologie*, Tome XXXIX, n° 377, p. 817-826.

LAPASSAGE, G. 1970. *Groupes, organisations et institutions*, Paris, Gauthier-Villars.

LAPASSADE, G. 1979. *L'autobiographie*, Paris, Ducoulot.

LAPLANCHE, J ; PONTALIS, J.-B. 1958. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.

LÉVY, A. 1997. « Analyse critique du groupe d'évolution et ses développements récents », *Connexions*, n° 1-2 Toulouse, érès, p. 13.42.

LEWIN, K. 1959. *Psychologie dynamique*, Paris, PUF.

LOURAU, R. 1982. « Genèse du concept d'implication », *Pour*, n° 88, p. 14-18.

MENDEL, G. 2000. *L'acte est une aventure*, Paris, La Découverte.

Pagès, M. 1977. *Le travail amoureux*, Paris, Dunod.

Rogers, C. 1967. *Le développement de la personne*, Paris, Dunod.

Trist, E. ; Murray, H. 1990. *The social engagement of social science, a Tavistock anthology*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

VINCENT, J. 2000. *Analyse de l'énonciation de l'interviewé et de l'implication du sociologue. Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches*. Université d'Evry.

WEBER, M. 1951. *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, Mohr, trad.fr. : *Essais sur la théorie des sciences*, Paris, Plon, 1965.